

guider dans ses labeurs, non seulement pour l'engager à semer du grain, mais encore pour l'aider à fonder une nation forte, et il a réussi dans son œuvre. Aujourd'hui la nation canadienne ne fait qu'un avec son clergé. Si le prêtre aime le cultivateur, l'attachement est réciproque de la part de celui-ci. La religion et l'agriculture sont intimement unies. Le cultivateur prie pour obtenir les biens de la terre et fait prier le prêtre qui de son côté prie pour lui obtenir aussi ceux du ciel. La religion semble avoir une préférence pour l'agriculture. Quatre fois l'année, elle fait des prières spéciales pour la classe agricole. A la Saint Marc, elle bénit les grains. Pendant les trois jours des Rogations, elle bénit les champs, les moissons, par des processions solennelles.

Comme ami de l'agriculture, le clergé n'a jamais failli à son devoir. Sachant que l'agriculture a besoin d'un champ nouveau pour se développer, à mesure que la population rurale augmente, le prêtre s'est fait colonisateur. Pour prouver mon avancé sur ce point, je n'ai qu'à citer les noms des Labelle, des Lacasse, ces apôtres de la colonisation, qu'on voit chaque année, venir fatiguer, j'oserais dire, le gouvernement de leurs sollicitations en faveur des colons établis, d'après leurs conseils, dans les nouveaux cantons agricoles que leur zèle a ouverts à l'agriculture. Un autre de ces apôtres que je puis nommer ici, tout en craignant de blesser sa modestie, car il est présent dans cette assemblée, le révérend M. Grenier, a aussi fait de la colonisation l'œuvre de sa vie. Nous voyons le prêtre à la tête des cercles agricoles, partout dans la province; et, tout le monde s'accorde à reconnaître le bien que font pour l'avancement de l'agriculture ces réunions de cultivateurs. Le prêtre siège encore au Conseil d'agriculture, chargé de veiller aux intérêts de l'agriculture de toute la province. Partout, le prêtre paye de sa personne, et de sa bourse aussi, pour encourager le progrès agricole. Et pourquoi donc le clergé aime-t-il tant l'agriculture? Nous l'aimons pour plusieurs raisons. Elle est la vocation la plus favorable pour le peuple, qu'on se place au point de vue du bonheur, de la religion, de la morale. Le cultivateur est roi sur son domaine. J'eus un jour un entretien familial avec un cultivateur chez qui je trouvais plus de philosophie qu'il n'y en a dans la tête de bien des savants. Je m'assis près de lui dans son champ et je lui demandai s'il aimait son état. Il me répondit: "Je ne suis jamais plus heureux que lorsque je travaille dans mon champ. Les oiseaux du bon Dieu m'y donnent des concerts plus beaux que ceux des villes. J'ai le spectacle du soleil qui m'éclaire, comme un riche candélabre suspendu au firmament pour mon service. L'herbe fournit à mes pieds un moelleux tapis de verdure. Je jouis surtout de toujours être en rapport avec Dieu. Pour que notre culture nous réussisse, il faut qu'il nous aide. C'est lui qui nous donne la pluie, le beau temps, et pour obtenir ses faveurs, il nous faut être bon. Il y a un Dieu, et moi cultivateur, je ne saurais en douter, tout me le démontre."

"Un jour je remarquai, par hasard, quelques grains de blé tombés dans un coin, sur la terre. Les oiseaux les respectèrent, et ils restèrent là, immobiles. Je me trompe; au bout de quelques jours les grains de blé s'étaient dérangés, ils avaient changé de position, puis ils se mirent à faire des racines, une tige, puis plus tard, un épi. N'y a-t-il pas là une preuve de l'existence de Dieu, pour ceux qui n'y croient pas. Quel homme, quelle puissance au monde aurait pu opérer un semblable prodige!" Comment ne pas aimer des hommes, dont l'âme trouve dans la vocation agricole, des pensées aussi relevées! M. le Président, ceci doit suffire pour vous faire excuser notre présence ici. Continuez, à l'avenir, à nous encourager. Les rapports entre la religion et l'agriculture ne cesseront pas. Toujours l'Eglise donnera ses bénédictions et ses encouragements à l'agriculture. Elle a contribué à former des écoles d'agriculture, des fermes-modèles. Dans les collèges, les

prêtres mettent des jardins à la disposition des élèves, et les engagent à les cultiver en leur donnant des prix. Enfin, tous les jours le Jergé travaille et travaillera à prendre les moyens de faire aimer l'agriculture, parce que le travail des champs est un travail qui réchauffe le cœur et élève l'âme. N'avons-nous pas vu, ne voyons-nous pas tous les jours encore la classe agricole fournir des hommes importants au clergé et à la politique. L'honorable premier ministre de notre province, M. le Dr. Ross est un agriculteur, il a préféré la terre à la pharmacie, et s'il semble préférer la politique à la terre, c'est parce qu'il se sert de la politique en faveur de l'agriculture.

Je m'oublie, et je vous parle beaucoup plus longuement que je ne l'aurais voulu. Veuillez m'excuser, j'aime tant le sujet dont je vous entretiens. Laissez-moi, avant de terminer, exprimer un vœu. Il est des prophètes de malheur, qui voient tout en noir, et qui signalent des nuages menaçants à l'horizon de l'agriculture. Ils appréhendent des catastrophes. Je dois dire que je ne partage pas ces craintes. J'ai confiance, la classe agricole entre dans une bonne voie, et au lieu de tout voir en noir, j'aime mieux pouvoir tout voir en rose. Si cependant, on doit voir se réaliser ces sombres prophéties, si le prêtre venait à être mal vu, ce qui ne devra arriver que dans un temps bien, bien éloigné, si l'on en juge par l'empressement avec lequel nos législateurs viennent se réunir avec nous prêtres, dans ces assemblées où ils discutent avec nous les intérêts agricoles du pays, si, dis-je, un temps malheureux arrivait, où l'on voudrait reléguer le prêtre dans la sacristie, qu'on nous laisse au moins une porte secrète donnant sur la terre de l'homme des champs, notre ami, pour que nous allions le conseiller, le fortifier, l'aider à s'assurer, au milieu de ses labeurs, la récompense promise là-haut à tous ceux qui travaillent ici-bas en vue de Dieu.

Pardonnez-moi si mon entretien paraît se terminer comme un sermon. Cela vient de l'habitude.

Un dernier mot—si nous aimons tant le cultivateur, c'est que nous voyons encore en lui le patriote, le canadien-français, dont la sève pure et riche assure pour toujours la vigueur de la race canadienne.

M. LE PRÉSIDENT remercie M. l'abbé Gérin au nom de tous les auditeurs. M. l'abbé n'a rien exagéré en disant que le prêtre est partout intimement lié à la vie du cultivateur et de la nation canadienne. On le voit non seulement à la tête des paroisses, mais encore des écoles, des collèges, des cercles agricoles, des sociétés d'agriculture. Nous n'avons qu'un souhait à ajouter à nos remerciements, celui que M. l'abbé Gérin nous parle encore souvent dans nos assemblées.

M. BARNARD: M. Gérin a demandé qu'on l'excuse s'il vient se mêler à nos assemblées. M. l'abbé est bien trop modeste en faisant cette demande, car la société d'industrie laitière est son obligée. Il l'a aidée dans son œuvre, en créant un cercle agricole dans sa paroisse, et en favorisant l'ouverture d'une fabrique combinée de beurre et de fromage. Il a donné de l'élan au progrès dans l'amélioration de la race bovine canadienne, en faisant concourir dans le concours des vaches laitières ouvert par la société, sa vache, la Major, dont le nom est maintenant connu de tous les membres de notre société. M. l'abbé a attiré notre attention sur l'état de notre agriculture, et dit qu'il nous croit dans la bonne voie, et je crois qu'il a raison. Il n'est pas de l'avis des pessimistes qui voient tout en noir, et il constate qu'il y a progrès. Je suis de son avis, et je viens étudier ce que peut faire l'industrie laitière pour continuer ce progrès.

On prétend que l'agriculture est en souffrance et menacée de ruine. Tel n'est pas le cas, car si le mal était si grand, on ne verrait pas des conventions comme celle-ci, réunir ensemble une foule de cultivateurs avides de discuter leurs intérêts. On ne verrait pas la députation favoriser de sa présence ces conventions. Il y a un progrès